

SYMBOLE ET MÉTAPHORE

Charles Sasse

Av. de Messidor, 186 b8, B-1180 Bruxelles
Tel.: ++/32/(0) 477 27 67 21, charlessasse@belgacom.net

Résumé: La dimension du Symbolique occupe une place centrale dans l'avènement du sujet et dans la constitution du social. L'auteur soutient que les effets du symbole sur l'appareil psychique et dans l'approche clinique s'éclairent par la théorie psychanalytique. Il s'appuie pour cela sur l'analogie faite par Freud entre la psychogenèse et la sociogenèse. Le symbole intervient dans les deux processus comme un élément charnière, dont les deux caractéristiques intrinsèques sont la création de sens et le lien entre le sujet et l'autre (le pacte social). Ces deux caractéristiques définissent également la métaphore. Par le biais de la psychopathologie, l'auteur éclaire le fonctionnement du symbole et de la métaphore dans le processus de subjectivation.

Mot-clés: Symbole, Métaphore, Pacte Social, Avènement du Sujet.

Reçu: 23 juin 2004; **Accepté:** 27 mai 2005.

*"L'homme parle, mais c'est parce
que le symbole l'a fait homme"*
(Lacan, 1966: 276).

Revient chez Freud à la manière d'un fil rouge, la comparaison entre la construction du social et le développement du psychisme individuel. Pas seulement comme une relation interdépendante comme l'aurait énoncé Lacan (1966-1967: leçon du 10 mai 1967) "l'inconscient c'est le politique", ou comme le théorisait Bourdieu en montrant en quoi le social modelait nos comportements, nos choix, nos idées. Pour Freud la psychogenèse et la sociogenèse passent par des phases semblables, dans un sens qui rappelle les pensées mystiques où le microcosme est à l'image du macrocosme. Le sujet se façonne au départ de questions existentielles auxquels des réponses collectives font écho; les deux se forgent au creuset du symbolique. Il ne peut en effet y avoir d'émergence d'un sujet, ni de vie sociale, sans la dimension du symbole.

Pivot des récits mythologiques grecques, il est aussi à la base du logos; les nombres et les figures géométriques des pythagoriciens participent aussi à la représentation symbolique de l'invisible. Les religions à mystères des derniers siècles avant JC utilisent les symboles dans leurs rites initiatiques; dans toutes les légendes et autres récits allégoriques reprenant l'idée d'une quête (Ulysse, Osiris, Niebelungen, Graal) se déroule une démarche d'introspection et de recherche de vérité par la pensée symbolique. Dans les mystiques monothéistes (Kabbale, Soufisme, gnosés chrétiennes) la réflexion symbolique est omniprésente. Il ne faut pas oublier les Thérapeutes, initiés de la Torah recherchant dans les Écritures les symboles d'une vérité cachée, d'un autre discours mi-dit: "wo Es war soll Ich werden..."! La Renaissance voit foisonner les mouvements symbolistes: Pic de la Mirandole et l'École de Florence, les Alchimistes, l'Hermétisme,... On retrouve ainsi depuis toujours et de manière universelle et le symbole et la méthode de réflexion symbolique; ils sont le produit mais aussi la condition d'existence de la culture.

La psychanalyse s'est également intéressé aux symboles; Freud en fait des figures médiatrices des conflits psychiques; Jung y recherche une dimension universelle dans les archétypes; Mélanie Klein voit dans le symbole ce qui supporte la relation du sujet au monde extérieur et à la réalité. Drewermann (1991) propose une lecture symbolique des textes religieux interprétés comme des rêves; Lacan dans la lignée du Structuralisme fait du Symbolique (y incluant le langage et la métaphore) un des trois registres constitutifs du Sujet. La théorie psychanalytique nous permet de mieux saisir le fonctionnement du symbole et aussi ses effets sur l'appareil psychique comme dans la pratique clinique.

Le pacte symbolique

Revenons à Freud, et à *Totem et Tabou* (1912-1913), pour en reprendre trois éléments: le pacte, le totem et la dimension mythique. Nous retrouvons ces dimensions tant dans le champ social que dans le psychisme individuel (tout en récusant le concept d'inconscient collectif comme un universel de représentations inconscientes). Le meurtre du Père de la Horde n'est rendu possible que par l'union des fils et est suivi par un pacte excluant l'usage de la violence dans le groupe, réglant la sexualité par l'exogamie et ritualisant la dévotion du corps de l'animal totémique; en d'autres termes ce pacte institue les trois interdits fondamentaux, du meurtre, de l'inceste et du

cannibalisme, non sans avoir de multiples conséquences sur le psychisme des individus en termes d'écornement de la jouissance et de modifications des instances psychiques.

Ce pacte organisateur du social, en ce qu'il ne résulte pas d'un quelconque effet instinctuel ou génétique, caractérise l'Humanité, et cet aspect du pacte se retrouve dans le symbole. Comme l'étymologie "sym bolein" l'indique, le symbole réunit ce qui est épars; à l'origine, une pièce était brisée en deux, la réunion des parties permettant aux deux possesseurs de se reconnaître. Mais la réunion des deux parties de la pièce ne la ramenait pourtant pas dans son état premier. Dès sa coupure, l'objet initial était irrémédiablement modifié dans son essence. Outre son utilité qui n'était plus la même, l'objet brisé même réunifié par la suite, portait en lui la trace d'un pacte symbolique établissant la reconnaissance mutuelle d'êtres humains. Bien plus que le signal indiqué par la possession d'une partie de la pièce, c'est la volonté de se reconnaître qui transforme l'objet en symbole. Ceci souligne que dans la rencontre entre humains, l'essentiel n'est pas l'enjeu de la vérité, mais bien l'échange qui se produit.

Et au-delà, c'est le langage qui fait pacte symbolique pour reconnaître notre humanité. C'est par lui que d'animal féroce, nous pouvons devenir des humains fraternels. C'est l'usage de la parole qui fait pacte avec l'autre: en lui adressant une demande, je le reconnais comme quelqu'un qui peut me comprendre et de qui je peux être compris, comme un semblable sur la reconnaissance duquel je peux fonder ma propre reconnaissance.

Le second élément de *Totem et Tabou* concerne le totem; comme patronyme, il relie à la fois les membres du clan en excluant ceux qui n'en sont pas, tout en les reconnaissant comme humains puisque se nommant eux aussi de manière symbolique. Le symbole permet une construction identitaire en étant à la fois intégrateur et séparateur; cet important aspect paradoxal permet toute la réflexion dialectique par la mise en tension d'éléments contraires, comme il en sera question plus loin.

Le troisième élément concerne la dimension du mythe que nous trouvons à la base de toutes les civilisations et collectivités, tout comme nous trouvons des fantasmes primordiaux servant à faire face aux premiers mystères et angoisses concernant nos origines individuelles. Face au Réel, comme face à l'insondable énigme du désir de l'Autre pour les phantasmes, les mythes viennent procurer une possibilité de soutenir une réponse. Comme le pacte et le totem, le mythe est une construction symbolique; et comme tous les symboles il est

producteur de sens et de reliance. Ce sont ces deux caractéristiques qui font désigner un symbole comme tel.

De l'Un à l'un

Le rôle primordial du symbole se retrouve dans le long développement nécessaire pour qu'advienne un Sujet. Bien qu'il soit difficile de considérer la vie intra-utérine comme anobjectale, elle reste le paradigme de la totalité et de la jouissance pleine, même s'il s'agit plutôt d'une construction *a posteriori*, comme le sentiment de nostalgie et la recherche d'un paradis perdu ou d'une pureté initiale en témoignent. Paradoxalement, une série de séparations va permettre au petit d'homme de pouvoir se compter Un; son développement pourrait se représenter par la série: (1, 2, 3 et 4, 1), les deux "1" n'étant pas du même ordre. Le premier "1" tient en effet beaucoup de l'hypothèse de travail pour concevoir l'indifférenciation entre le bébé et son environnement et pour expliquer la tendance incestueuse à rechercher la jouissance de la relation symbiotique avec la mère.

Les successives séparations (placenta, sein, mère, fèces,...) vont amener un distinguo progressif entre, dans un premier temps, un dedans corporel et un extérieur; puis par après se construisent dialectiquement le Moi et le concept de l'Objet, installant l'infans dans la relation duelle portée par l'Imaginaire. Au stade du miroir, le Moi va s'aliéner dans une identification imaginaire. La suite du développement s'appuie sur la symbolisation pour tenter de maîtriser et de donner du sens au traumatisme de la séparation et au déplaisir des sensations corporelles. Conjointement, le développement de l'appareil moteur et des facultés proprioceptives vont permettre le célèbre jeu du Fort/Da et sa double opération métaphorique qui nous intéresse ici. La première est celle du passage de l'objet "mère" à l'objet "bobine"; la seconde réside dans l'utilisation de phonèmes pour nommer la séparation et les retrouvailles avec l'objet. Ceci constitue l'ébauche de l'intervention venant déprendre l'enfant de la relation binaire pour le faire entrer dans le "3 et 4"! Les rôles, tant du tiersivateur et interdicteur (fonctions tenues culturellement par le père) que du langage, sont de faire vaciller la position de phallus imaginaire et de "long-circuiter" le trajet besoin-satisfaction.

De se compliquer par la question du désir et le détour par la demande, la relation à l'Autre se modifie radicalement. Une certaine opacité du désir de l'Autre et la persistance de son désir au-delà de la réponse première apportée par l'enfant à la question "que veut l'Au-

tre?" et ensuite "que me veut l'Autre?", introduit l'enfant à une quête de sens portant sur les mystères du désir, des origines, de l'identité, de l'altérité, de la sexualité,... En quittant la position d'assujettissement à l'Autre maternel, il se constitue comme Sujet, sujet au sens grammatical de celui qui pose l'action contenue dans le verbe, et au sens juridique de sujet de Droit, celui dont l'existence est accréditée par la Loi s'appliquant à tous ceux de la Cité. Ces deux acceptions du terme sujet illustrent l'intrication entre le développement psychique de l'individu, son ordonnancement dans le social et sa structuration par le langage.

Métaphore et pathologies

Le passage de la relation duelle maternelle à la relation ternaire paternelle équivaut au passage de la contiguïté de la métonymie au saut radical de registre dans la métaphore que Lacan a pris comme symbole de l'opération du Nom-du-Père. Le dictionnaire des procédés littéraires de Dupriez définit la métaphore comme "une figure de style où le passage d'un sens à l'autre a lieu par une opération personnelle fondée sur une impression ou une interprétation, et celle-ci demande à être trouvée, sinon revécue par le lecteur" (Dupriez, 1984). Cette définition indique bien les deux caractéristiques fondamentales: d'une part la substitution de terme, et d'autre part l'adresse faite à un semblable l'obligeant à une réflexion, et créant un effet de lien avec lui. La métaphore présente ainsi les mêmes propriétés de création, de production de sens et de reliance que le symbole.

Une brève évocation de la pathologie psychique permet d'éclairer ces rôles essentiels dans le développement du sujet et du social. Le symbole permet le passage entre les registres de l'Être et de l'Avoir. Le rôle organisateur du Phallus en tant que symbole est d'instaurer un écart entre le "je suis l'objet" (registre narcissique) et le "j'ai l'objet" (registre objectal), écart qui constitue un temps et un espace psychiques pour la pensée. Pour autant que l'expérience de la perte d'objet ait pu se faire et n'ait pas laissé de traces telles que le processus de symbolisation soit perturbé, et pour autant que le doute premier sur la position d'omnipotence auprès de la mère mène bien au questionnement, à l'échange, à l'effort encouragé et valorisant, aux identifications multiples,... Faute de quoi ce processus métaphorique s'en trouvera forclos, soit par l'impossibilité de reliance, soit par la fixité du sens. Dans la métaphore délirante, il n'est pas possible de trouver un espace commun d'échange; tout signe peut prendre n'importe quel sens. De même lorsque la rigidité de la pensée paranoïaque ne tolère que la

certitude de la fixité du sens, quitte à reconstruire une réalité qui confirme le signe et annule une lecture polysémique. Lorsque la mère traduit le cri de l'enfant avec certitude et selon l'arbitraire de son propre désir, elle fixe la signification de manière totalitaire; il n'y a plus d'espace pour qu'un désir propre à l'enfant puisse éclore et être reconnu. L'univocité du signe vient s'opposer à la polysémie du symbole.

L'intervention métaphorique du père va permettre l'ouverture à d'autres possibilités, à d'autres sens, au glissement de plusieurs signifiés, mais pas tous, car tout objet n'est pas un symbole, et tout symbole ne se conçoit qu'en fonction d'un cadre référentiel précis.

Dans ses premiers textes sur l'hystérie, Freud emploie le terme de "symbole mnésique" pour qualifier le symptôme de l'hystérique souffrant de réminiscence. Par déplacement, une représentation anodine mais devenant fortement investie, vient prendre la place de la représentation traumatisante, qui se retrouve refoulée à l'état de trace mnésique dans l'inconscient. Ce processus est à la base de toute symbolisation; ainsi la transposition par le travail du rêve permet au désir refoulé de se trouver représenté par un symbole. De manière analogue, les personnages et objets des contes et légendes permettent l'expression des désirs sur lesquels porte le refoulement.

Toutefois les symboles vus par la psychanalyse n'ont pas de dimension universelle invariable; la fonction de reliance du symbole est souvent absente de par la singularité de l'activité psychique d'un sujet. Freud va considérer à la fois le contexte individuel d'interprétation du symbole dans le rêve et dans la conception universelle. L'originalité de l'apport de Freud est d'inclure dans la détermination du sens à donner au symbole du rêve, celui qui a produit ce symbole. En effet, dans l'analyse d'un rêve, il ne s'agit pas d'appliquer une grille de lecture identique pour chacun; le symbole ne se réduit pas à un signe; il se distingue également du signifiant par sa possibilité d'exister seul, sans articulation obligatoire à un autre symbole.

Pourtant lorsque Freud ramène à une représentation universelle les symboles, il s'agit principalement de représentations sexuelles, puisque le refoulement porte surtout sur la pulsion sexuelle; l'ombilic du rêve vient y indiquer le point de butée du roc de la castration, ou du Réel de la différence des sexes, que seuls les symboles permettent d'approcher en l'absence de mots.

Dans un article de 1916, Freud relate les tourments d'un obsessionnel lorsqu'il doit enlever son chapeau pour saluer; au-delà du problème de savoir s'il doit s'abaisser ou non à ôter son chapeau le premier,

Freud voit dans le chapeau un symbole représentant l'"organe génital masculin" reliant ainsi le symptôme à l'angoisse de castration (Freud, 1916-1917: 237).¹ Ainsi l'évocation du chapeau fait ressurgir l'angoisse du réel dont par refoulement le sujet n'avait voulu rien savoir. Le symbole fait fonction de compromis permettant de déplacer le conflit sur d'autres représentations moins angoissantes.

Pour Lacan, le mot est le meurtre de la chose; ce qui peut s'entendre comme l'entrée dans le langage par la métaphore paternelle empêche l'engloutissement du sujet par la Chose, à savoir la mère, mais aussi comme la capacité du langage de pouvoir se passer de la présence matérielle de l'objet. Le symbole aussi ne se réduit pas à l'objet; il s'en distingue et par là même inclut la négation de l'objet. Tout comme la bobine symbolise la mère absente, un symbole peut permettre le deuil d'un objet; une pierre gravée d'un mot devient une sépulture. Il permet ainsi la représentation pour peu que le sujet soit capable de discerner que le symbole n'est pas le symbolisé. L'organisation d'un espace psychique et la capacité de fantasmer sont ainsi favorisées.

De même qu'il devient possible de lutter contre la dépression résultante de la perte de l'objet par la possibilité d'effectuer un travail de deuil par symbolisation, il est possible de surmonter un trauma. L'expérience devient traumatique par le fait qu'elle court-circuite l'activité de pensée; le sujet se trouve devant le Réel sans pouvoir lui donner un sens pour se l'approprier. Le symbole permet de produire du sens et de relier affect et représentations.

Le travail analytique, par son dispositif favorisant l'émergence de l'inconscient, va permettre le lien entre le pulsionnel du ça (avec les processus primaires de condensation et déplacement agissant selon le principe de plaisir) et le rationnel du Moi (avec les processus secondaires d'élaboration de pensée soumis au principe de réalité). Le symbole permet de sortir de la satisfaction hallucinatoire; il se situe comme visée de la pulsion, entre le psychique et le somatique; Freud avait insisté sur la distinction et la conjonction entre les symboles d'images et les symboles de langage. Rappelons ici que la clinique consiste souvent à remobiliser les capacités de liaison entre les représentations de choses et de mots, que ce soit notamment pour favoriser

1. Freud a souvent pris le chapeau comme symbole phallique dans ses exemples; il a aussi relaté l'épisode où des passants ont jeté le bonnet de son père dans le caniveau en l'insultant (Freud, 1900a: 175).

la mentalisation dans les pensées opératoires des alexithymiques, ou lutter contre la rigidification de la pensée paranoïde.

Penser les oppositions

Un aspect fondamental du symbole est d'introduire à la faculté d'aborder et de penser les oppositions. Une autre figure de rhétorique illustre cet apport de la démarche symbolique: l'oxymore, dont la caractéristique est de réunir des termes contradictoires: par exemple une clarté obscure ou une finitude sans fin. La bande de Möbius, dont la coupure et la torsade apportent à l'anneau la rare qualité d'avoir deux faces mais un seul bord, en permet une illustration plus lacanienne. Dans la logique d'Aristote, les propositions A et non-A s'excluent; la démarche scientifique se fonde sur cette logique du tiers exclu, ce qui indique aussi la limite de cette approche.

L'art au contraire n'est pas soutenu par la seule logique rationnelle; comme le rêve, il peut figurer un au-delà de la perception immédiate de la réalité manifeste. Basé sur l'intuition, l'art est capable de représenter simultanément les oppositions, et d'indiquer ce qu'il en est des principes agissant derrière les manifestations observables.²

La méthode symbolique transcende aussi cette logique. Étudier un symbole, c'est à la fois l'appréhender de manière diachronique (son évolution et ses liens avec le passé) et de manière synchronique (ses liens avec différentes cultures ou différents champs du savoir); mais c'est aussi toute la dialectique qu'apporte sa mise en relation avec d'autres. Beaucoup de symboles se présentent sous forme de conjonction d'éléments contraires (soleil/lune, carré/cercle,... mais aussi les personnages mythiques comme le centaure ou la gorgone); la réflexion induite par ces rapprochements permet le passage d'un élément à son contraire et l'alliance de représentations *a priori* mutuellement exclusives. Les processus primaires de l'inconscient ne distinguent pas la négation. Une chose et son contraire s'expriment de la même manière dans le rêve, les images du rêve fonctionnant comme un symbole qu'il convient d'interpréter; plusieurs interprétations non exclusives sont possibles. L'analyste dans ses interprétations joue aussi de l'équivoque. La cure fluctue entre la régression qui conduit au silence et la

2. Il revient à l'Art Moderne d'avoir voulu se détacher de la représentation (même symbolique) de l'objet, pour explorer au plus près ce qui échappe au discours; la vision de couleurs informes ou de monochromes met à mal une compréhension rationnelle de la perception et engendre le désarroi d'une régression au temps des ressentis hors langage.

narration rationnelle qui empêche l'irruption de l'inconscient; il convient d'être autant cruciverbiste que poète, comme le suggérait Lacan!

Si certains traumatismes s'originent d'un manque ou d'une insuffisance de symbolisation, d'autres proviennent d'une incapacité à résoudre la co-existence de représentations opposées, obligeant le Moi à adopter des mécanismes de défense aussi radicaux que le clivage à l'œuvre dans les psychoses et chez les personnalités narcissiques. La contradiction première à laquelle tout être humain doit faire face et pouvoir intégrer, est celle de la présence et de l'absence de l'objet.

Il y a aussi la nécessité de maintenir disjointes des représentations ambivalentes d'un même objet; l'échec de cette conciliation se distingue par l'exigence de perfection ou le rejet total, caractéristiques des résistances narcissiques face à un objet primaire jugé trop intrusif ou trop frustrant. Des instances psychiques insuffisamment élaborées et des objets internes archaïques tout-puissants, ou bien manquants, empêchent la maturation du Moi et sa capacité à vivre des relations complexes, riches et nuancées avec l'objet; il en va de même pour les injonctions contradictoires de l'Idéal (tu dois) et du Surmoi (tu ne dois pas) qui restent conflictuelles. Le sujet demeure en constante lutte contre l'angoisse soit d'intrusion, soit de séparation d'avec un objet tantôt tout bon, tantôt tout mauvais; le fantasme de fusion avec la mère s'accompagne de l'angoisse d'être dévoré par elle.

Il est nécessaire pour la maturation psychique que l'imago parentale idéalisée se symbolise pour devenir une fonction opératoire, comme un symbole qui n'étant plus l'objet, devient un support de projection de pensées. L'intervention du tiers symbolique (fonction paternelle) va délivrer du manichéisme narcissique, "père-mettant" une intégration harmonieuse et nuancée des représentations.

Déjà les premières relations entre la mère et le nourrisson doivent permettre, par les projections et les introjections, de développer les capacités de rêver et fantasmer. Ensuite le fonctionnement de l'objet transitionnel, forme primitive du symbole, amène le passage progressif et élaboré de l'union à la séparation d'avec la mère. Cet objet exprime conjointement la conjonction et la disjonction; cette expérience est une étape charnière où l'objet, d'abord vécu comme une extension de soi, se sépare en permettant l'organisation d'un Moi plus autonome. Les objets transitionnels (parmi lesquels figure le Double) vont per-

mettre la symbolisation de la différenciation entre le Moi et le Non-Moi.³

La séparation entre objets internes et externes crée alors un espace pour la construction du sujet. Toutefois, dans ce processus, il s'agit moins de rupture que d'une capacité de mobilisation, de va-et-vient entre le sujet et l'objet. Ni repli, ni fusion, mais bien une mise en tension entre moi et l'autre, entre ce qui distingue et ce qui réunit, entre l'identification qui fera un sujet singulier et celle qui soutiendra la subjectivation par une appartenance générique ou un lignage. Au départ des identifications projectives et introjectives, la vie se définit selon Winnicott "par un processus de va-et-vient entre la relation aux objets externes et aux objets internes" (Winnicott, 1988: 42). La vision dualiste de Freud (Eros/Thanatos, pulsions d'autoconservation et pulsions sexuelles,...) n'est pas une vision statique; ces oppositions mènent à une dynamique par leur intrication. Ainsi les pulsions partielles se combinent sans s'annihiler, les pôles actifs et passifs sont présents dans un même fantasme ou un même symptôme hystérique, la libido se porte tantôt davantage sur le Moi, tantôt plus sur l'objet. Ainsi, l'union des pulsions et les liaisons entre représentations s'avèrent aussi nécessaires que la désunion et la déliaison. Ainsi la créativité intuitive propre aux processus primaires du ça s'allie aux capacités de rationalisation du moi.

Conclusion

En amenant à la réflexion, à la construction de liens, à la recherche de nouveaux sens, le symbole permet d'accroître les capacités de décharge d'énergie pulsionnelle par les voies de la pensée et de la sublimation, réduisant ainsi les décharges par somatisation ou passage à l'acte. Il introduit à la polysémie, à la conciliation des contraires, à la recherche de liens avec le passé et d'autres horizons culturels. La réflexion symbolique peut faire comprendre et admettre la complexité du monde et celle de notre être. Elle peut soutenir une reliance d'ouverture et de tolérance, et faire ainsi reculer la tentation totalitaire et les tentatives illusives d'oblitération du manque.

Permettre de contempler l'invisible, de penser l'inédit, d'imaginer l'inouï, de surmonter la peur du doute et l'angoisse du manque, de relier le ressenti et la compréhension, d'accepter l'altérité de son sembla-

3. Concernant le double et la clinique des transferts narcissiques en alter ego voir les chapitres consacrés à ce thème dans *Freud à l'aube du XXI siècle* (A.W. Szafran & A. Nysenholc, 2004).

ble, et de faire de notre destin commun, une destinée singulière, c'est la voie que nous ouvre le symbole et qu'illustre la métaphore. C'est aussi une réponse au défi de ce siècle qui sera de concilier le religieux et l'humanisme, de concilier le mystique et le rationnel.

Symbol and metaphor

Summary: The symbolic dimension occupies a central position in the constitution of the subject and of the social field. It is argued that the function of the symbol and its effects on the psychical apparatus and on clinical practise are elucidated by psychoanalytic theory. The author starts with a discussion of the parallel Freud draws between psychogenesis and sociogenesis. The symbol is pivotal in these processes and is characterised by its ability (i) to generate sense and (ii) to connect subject and other (social bond). Both characteristics equally define metaphor. With reference to psychopathology, the function of both symbol and metaphor is highlighted in the process of the coming-into-being of the subject.

Key words: Symbol, Metaphor, Social Bond, Coming-into-Being of the Subject.

Bibliografie

- B. Decharneux et L. Nefontaine (1998), *Le symbole*, Paris, PUF.
 J. Dor (1998), *Le père et sa fonction en psychanalyse*, Ramonville Saint-Agne, Érès.
 B. Dupriez (1984), *Gradus, les procédés littéraires (dictionnaire)*, Paris, 10/18.
 E. Drewermann (1991), *La parole qui guérit*, Paris, Cerf.
 M. Eliade (1971), *La nostalgie des origines*, Paris, Gallimard.
 M. Eliade (1980), *Images et symboles*, Paris, Gallimard.
 Freud (1900a), *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967.
 S. Freud (1912-1913), *Totem et Tabou*, Paris, Payot, 1975.
 S. Freud (1916-1917), "Une relation entre un symbole et un symptôme", *Résultats, idées, problèmes*, Tome 1, Paris, PUF, 1991, pp. 237-238.
 J. Lacan (1966 [1956]), "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse", *Écrits*, Paris, du Seuil, pp. 237-322.
 J. Lacan (1966-1967), *Le Séminaire XIV, La logique du fantasme*, inédit, www.effet-freudien.com
 J. Paulus (1969), *La fonction symbolique et le langage*, Bruxelles, Dessart et Mardaga.
 G. Rosolato (1969), *Essais sur le symbolique*, Paris, Gallimard.
 s.n. (2002), *La clinique Lacanienne*, no. 6, "Du symbole au symptôme", Ramonville Saint-Agne, Érès.
 A.W. Szafran & A. Nysenholc (eds.) (2004), *Freud à l'aube du XXIe siècle*, Bruxelles, L'esprit du temps.
 D.W. Winnicott (1988), *Conversations ordinaires*, Paris, Folio.